

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 39 (1901)
Heft: 47

Artikel: Lo taba
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-199038>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 30.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

heures et demie, deux ou trois des convoqués font les cent pas dans le vestibule. Aucun d'eux ne veut franchir le premier le seuil de la salle de réunion, dans la crainte que cet acte ne soit considéré comme un indice de zèle.

A neuf heures moins le quart, arrive, en coup de vent, une quatrième personne. A l'aspect de la salle vide et faiblement éclairée, ce dernier venu croit que tout est terminé. Il s'approche, effaré, des promeneurs du vestibule : « Pardon, messieurs, le bureau de... est-il déjà constitué ? »

— Oh ! que non, monsieur, nous en sommes justement. On attend depuis huit heures et demie, mais personne ne vient. Etes-vous aussi des nôtres ?

— Oui,... plutôt, non, car je venais précisément aviser le président de ne pas compter sur moi. J'ai fonctionné déjà deux ans ; j'ai fait ma part. Chacun son tour. Vous voudrez bien, n'est-ce pas, dire au président que je suis venu et l'aviser de ma démission ! »

— Tout ça, c'est fort bien... Mais si on voulait tous faire ainsi... Croyez-vous que ça nous amuse...

— Personne ne vous empêche de m'imiter. Allons, bonsoir, messieurs.

L'heure s'avance et le nombre des présents n'augmente pas.

L'huissier, impatient de mettre la clef sous la corniche, va et vient de l'un à l'autre. « Alons, messieurs, il vous faut seulement entrer dans la salle. Tant pis pour les absents. »

Ses appels n'ont pas d'écho.

Neuf heures, tout le monde est là, ou à peu près. Nous entrons dans la salle et allons nous asseoir, en chaîne d'oignons, sur l'un des bancs latéraux. Toutes les têtes sont baissées, les yeux fixés au plancher ; personne ne dit mot. J'ai le sentiment que nous devons rappeler assez exactement le célèbre tableau de Hodler : *Les désespérés*.

Au bout d'un moment, l'un de nous regarde sa montre : « Pristi ! neuf heures et demie ; il faut que je m'en aille ».

— Comment, déjà neuf heures et demie ? fait un second en se levant ; je regrette bien, mais je ne puis rester plus longtemps. Excusez-moi, messieurs...

— Il n'est pas question de s'en aller comme cela, s'écrie alors brusquement un troisième. Tout le monde doit rester. Nous avons un président, des vice-présidents et des secrétaires à élire.

A ces mots, chacun se rassied prestement et le silence reprend de plus belle.

Cette fois, c'est l'huissier qui intervient. Il commence à trouver que ça dure un peu trop. « Eh bien, messieurs, il vous faut commencer. »

— Commencer quoi ? s'écrient tous les désespérés.

— Mais, votre séance. N'est-ce pas, l'un de vous n'a qu'à s'asseoir ici, dans le fauteuil de M. le président du Conseil communal, et à dire : « Messieurs, la séance est ouverte ! » Alors vous nommerez le président définitif, qui prendra place au fauteuil. Vous nommerez ensuite deux vice-présidents et deux secrétaires, puis, quand ce sera fini, le président dira : « Messieurs, si personne ne demande la parole, la séance sera levée... La séance est levée ! » Alors, vous pourrez partir et moi aussi.

Cette petite allocution ne produit pas tout de suite son effet. Personne ne veut monter au fauteuil, comme président provisoire, dans la crainte, très justifiée, de n'en pouvoir plus redescendre.

Nous restons donc, chacun à sa place, silencieux et immobiles. De temps en temps, l'un tire sa montre : « Diable, dix heures un quart ; cette fois je m'en vais. »

— Moi aussi, ajoute un autre.

Puis, plus rien.

Nous serions encore sur notre banc si l'un de nous ne s'était dévoué en montant au fauteuil. Il paya cher cet acte de dévouement. De président provisoire il devint président définitif ; c'était fatal. Ce fut une nouvelle comédie, à chaque nomination nouvelle. Chacun se récusait. Enfin, au bout de trois quarts d'heure, le « bureau » du bureau était constitué et nous prenions congé de notre président, en lui présentant nos condoléances.

En descendant l'escalier, nous entendîmes l'huissier fermer la porte avec bruit, en murmurant : « Oh ! la la, pour des « pedzes ! », ce sont des « pedzes » ! J. M.

Lo taba.

Du que cé certain Djan Nicot eût trovà cl'espèce dè salarda montàie que l'ài diont lo taba, ti cliào dè pè la Brouya sè sont boutà à ein vouagni dein lào courtis et tsenévairès, et l'est du cé teimps que cliào qu'aviont einvia dè tourdzi sè sont met à fabrequà dâi pipes ein serezetta et que lo Gédéon Gambiè, qu'ètâi perquie, et qu'avâi oiu derè qu'on poivè tot fèrè avoué dè la terra, s'est met à eimpatà dè la terra dè pipe, moulà dâi chètse-moque, fabrequà dâi brulò qu'aviont lo gottiao, et 'na tsainetta avoue on tavé, que cein sè tiulatàvè ein trai dzo et qu'on poivè atsetà po 'na demibat zoin totès lè bouteqùès.

Ora, vo sèdès dè quinnès façons on po medzi lè favioulès ? On ein fà dâi totès crânes soupès sâi avoué lè goussès, sâi ein grans ; s'on a on bocon dè muton, on pào lè frecassi avoué dâi z'ugnons qu'on s'ein relètès lè potès ; on ein fà onco dè la salarda qu'est destrà bouna : et la campoùta ài favioulès ? mè z'amis ! Avoué on bon quartai dè bacon et caquies truffès boulatès, l'est cein que rappoyè bin adrai !

Et bin, l'est lo mim'affère po lo taba : cliào que n'amàvont pas la pipa et la femaira et que voliàvont tot parai ein agottà s'ein sont prai de n'autra manière et sè son met à chiquà et à tchaffouilli cé taba que ma fai on ne sà diéro quin plliési l'ont inquie, kà cein ne dâi pas ètrè oquie dè bin bon pisque n'avàlont pas la chiqua et que dussont recratchi tot lo cliier perquie bas.

Pu, n'est pas lo tot : lè fennès, quand l'ont zu vu lào z'homme tourdzi et chiquà sè sont boutà dein lào beguinès d'agottà assebin l'herba à Djan Nicot ; mà, coumeint l'ariont zu trào pouéta façon avoué on gambiè àobin on tourdzon pè lo mor, que cein l'ao z'arai onco gravà po batolli, sè sont messès à moadre dâi folhiès dè cé taba dein lào moulin à café, pu, hardi ! lè vouaiquie à niclià dè clia pudra du lo matin tantqu'à la né.. Et l'est dinse que l'Hollande et lo Maraco ont ètâ einveintà !

Et d'apremi cliào pernettes ein ètiont tant einfaratàies que nicliàvont mimameint tandi lo prèdzo et cein que lo pràovè, l'est qu'ein seizè ceint noimante-sa, que ia dza don 'na bouna vouarba dè çosse, on bon vilho menistre dè pè la Coùta avâi du s'arrètâ àio bio maitèin dè son prèdzo po lào derè, ein sè vereint dâo côté dâi fennès : « Attiutà, chers frères, niclià tandi lo prèdzo tant que vo vouldrè, mà tsouyi du z'ora d'avâi dâi tabatières que pioulant quand vo lè z'aovri, kà cliào pioulaies gravon ài z'autro dè bin profità dè la parole dè Dieu ! (Authentique.)

Paret que cliào fennès ne mettiont pas soveint de l'ouhio ài fèveimèntès dè lào tabatières !

Ora, cé taba est-te tant san ? on n'ein sà rein, po bin derè ! Crayo que l'est tot coumeint certains remido dè cliào maidzo : ne font ni

bin ni mau, kà on vâi prào soveint cliào dzou-veno pipatsons venu tot ètiquo à veingt ans et dè cliào tot vilho, qu'ont adé lo chètse-moque àio mor, que sont asse solido què lo Grand-Pont dè Lozena ; mà, quiet qu'on ein dièssè, ne faut pas allà trào liein avoué, coumeint cé certain Guelenet que poivè chiquà on paquieit dè caporat ein on dzo, tant l'ètâi einfaratà après cé taba. Cé gaillà avâi adé 'na chiqua coumeint on àio dein lo mor et crayo que sè sarâi petou passà dè medzi po ein tchafouilli iena.

Stu tsautein, que seiyivè po l'assesseu avoué on part d'autro, l'ao z'ont apportà, pè vâi lè n'hàorès, oquie à medzi et à baire coumeint dè coutema ; adon l'eut pas petou tâquà son pan et sa toma, que Guelenet trè son paquieit dè taba et pre 'na pecheinta chiqua.

L'assesseu, que le vouaitivè fèrè, l'ài dese adon :

— Mon pourro Guelenet, ne sè pas coumeint dâo diabllo te pào chiquà dinse astout après medzi !

— Que voliài-vo, assesseu, l'ài repond adon l'autro, mè faut bin 'na chiqua po fèrè passà cé crouè goût dè pan et dè motta ! **

Pinson.

NOUVELLE, par Arthur Dourtiac.

FIN.

On était arrivé à l'année terrible.

Dès l'été, des bruits de guerre avaient troublé la tranquillité des campagnes, bientôt des dépêches laconiques, annonçant les premières défaites, avaient été affichées à la mairie.

Nos deux garçons étaient arrivés à l'âge où l'on ne reste pas indifférent devant de pareilles nouvelles.

Pinson courut au chef-lieu s'engager bravement dans un régiment de ligne.

Henri, réformé pour son léger boitillement, voulait partir quand même, malgré les supplications de ses grands-parents.

« Tiens-toi donc tranquille, monsieur Henri, disait Pinson ; les vieux n'ont plus que toi, tu te dois à eux autant qu'à la France. T'inquiète pas, allez, je me battraï pour deux et les Prussiens n'y perdront rien. »

Henri céda, le cœur bien gros, et embrassa son ami qui partit, sa chanson aux lèvres, escorté des regrets et des souhaits de tout le village.

Il fut bientôt l'enfant gâté du régiment. Sa gaieté, son entrain, sa bravoure au feu lui gagnèrent tous les cœurs ; et ses officiers eux-mêmes assuraient qu'un refrain de Pinson valait la *Marseillaise* pour redonner du « cœur au ventre » des plus fatigués, qui, sans murmurer, doubleraient les étapes.

..... C'était le soir de la bataille de Saint-Quentin. Toute la journée, nos troupes, faisant des prodiges de valeur, avaient tenu bon, mais à la nuit tombante, devant des forces énormes incessamment renouvelées, la retraite sur Cambrai et les places du Nord s'était imposée.

Pinson, séparé de sa compagnie, s'était tapi dans un petit bois, craignant de tomber aux mains des Prussiens et attendant le jour pour s'orienter.

Tout à coup, il s'entendit appeler par son nom.

« Monsieur Henri ! » s'écria-t-il stupéfait en reconnaissant son ami dans un franc-tireur, couché à deux pas de lui sur le revers d'un fossé.

C'était bien lui, étendu là, pâle comme la mort, rougissant la neige de son sang....

« Jour de Dieu, tu es blessé !

— Une balle dans l'épaule qui me fait horriblement souffrir... »

Vite Pinson lui déchira sa chemise et, à la faible clarté de la lune, le pansa avec la sollicitude d'une mère.

« Ça ne sera rien, va, monsieur Henri, ça a bien saigné, il n'y a rien de cassé, tu seras vite guéri »

Et, lui faisant avaler une forte gorgée du contenu de sa gourde :

« Eh bien, et les vieux ? » dit-il.

Bien désolés, les vieux ! Ils avaient uni tous leurs efforts pour le garder à la maison. A leur âge, on n'est pas sûr du lendemain ! N'était-il pas l'espoir